



@ Mission La Manche

# Anne Chapman 1922-2010

## Une anthropologue au Sud du monde

Martine Garry

Femme engagée reconnue pour ses travaux en Terre fuégienne, ethnologue et anthropologue franco-américaine, Anne Chapman, née en 1922 à Los Angeles, fait ses études à l'école nationale d'anthropologie et d'histoire de Mexico, puis à l'université Columbia de New York, enfin à l'université Paris-V2 où elle obtient un doctorat en anthropologie. Après avoir travaillé aux côtés de grands maîtres comme Claude Lévi-Strauss ou Paul Kirchoff à Mexico sa vocation pour l'étude des groupes humains se confirme. Elle observe le peuple Tolupan du Honduras, puis rejoint plus tard, dans les années 60, la Terre de feu chilienne, à la pointe Sud du continent, pour se consacrer à l'étude des ethnies nomades des canaux fuegiens, Selk'nam et Yahgan.

Anne Chapman écrit jusqu'aux derniers jours de sa vie, et restera à jamais dans la mémoire de la Terre de feu. Sa filmographie est abondante, ainsi que ses très nombreuses publications et conférences qui constituent une œuvre unique d'une rare richesse.

## En route pour le Chili austral

Anne Chapman travaille à Paris au Musée de l'Homme lorsqu'elle rencontre Annette Laming-Empeaire, éminente archéologue, qui prépare la Mission Terre de feu destinée à poursuivre les campagnes archéologiques que feu son mari, Joseph Empeaire, avait initiées quelques années plus tôt. José Empeaire était un scientifique, membre du CNRS. En 1946 il débarque à Puerto Eden et partage pendant vingt-deux mois la vie nomade de quelques familles d'indiens Alakaluf (Kawesqar) qui se déplacent dans la solitude des archipels de Patagonie. Il fut le dernier ethnologue à s'intéresser à la vie de ces indiens. Il se consacre ensuite à l'archéologie et meurt accidentellement.

Anne Chapman accompagne la 6e Mission archéologique française au Chili austral conduite par Annette Laming-Empeaire à partir d'octobre 1964. Dès son premier contact avec ce territoire, elle entreprend entre 1964 et 1974 un immense travail de terrain. Travail d'archéologue sur le terrain pour l'ethnologue, doublé d'enquêtes, d'heures passées dans les archives et de recherche de matériaux conservés. Longues expéditions à cheval. Entre 1968 et 1977 elle filme les indiens Ona (Selk'nam) : *Vida y muerte en Tierra del Fuego* et *El Pueblo Ona* ( liens vidéo en fin d'article).



«Encore quelques années et tous auront oublié les mythes et les croyances de leurs ancêtres et jusqu'à leur langue». Ainsi s'exprimait Annette Laming-Empeaire en 1972. Pour Anne Chapman il y avait urgence.

Au sud du monde, dans la brume des archipels, à pied, à cheval Anne Chapman localise les sites importants. En 1982 elle découvre le premier site préhistorique des indiens *canoero* Yàmana (Yahgan) sur l'île des Etats, inhabitée.

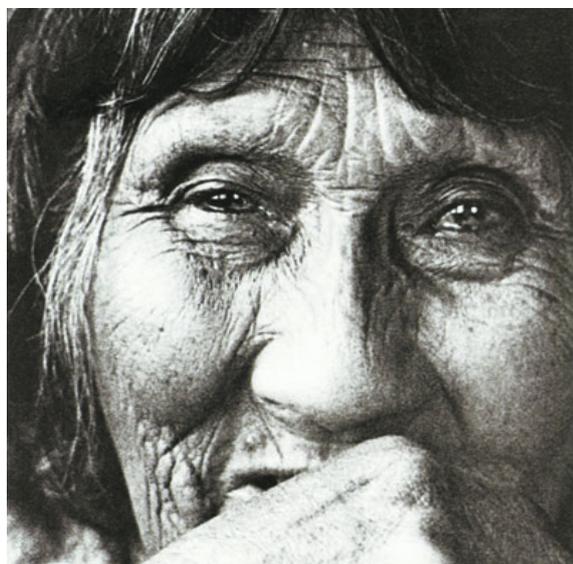
A partir de 1985, déjà soixantenaire, elle recueille les témoignages des tout derniers membres des communautés nomades. A Puerto Williams, petite ville du Chili austral, sur l'île Navarino, face au canal de Beagle, — détroit entre l'océan



Atlantique et le Pacifique, séparant les îles de la Terre de Feu et l'extrême sud de l'Amérique — , elle étudie les peuples nomades de la mer qui vivent et se déplacent en famille dans leur canot. Elle leur voue une véritable passion et réalise en 1990 un documentaire intitulé «*Homenaje a los Yàganes en Tierra del Fuego y Cabo de Hornos*».

### **Anne Chapman, scientifique et humaniste**

Le Sud de la Grande île est l'ancien territoire des Selk'nam (Ona) et des Yahgan (Yàmana). Des hommes qui ont consommé la chair et la graisse de baleines et utilisé leurs ossements y ont vécu et abandonné quelques rares outils. A Punta Arenas elle peut consulter des documents historiques et



collecter de précieuses informations auprès de vieilles personnes qui avaient travaillé sur l'île dans les élevages de brebis, au tout début du siècle, à l'époque où quelques centaines de Selk'nam et Yahgan y vivaient encore. Débute un immense travail auprès des derniers représentants des Selk'nam, qui eux sont des chasseurs-cueilleurs. Elle recueille notamment auprès de Lola Kiepja, vieille indienne nonagénère du lac Escondida, dernière Selk'nam qui parle encore sa langue natale et a connu le nomadisme ancien, un savoir que l'on croyait perdu. Lola a une profonde connaissance de toute la mythologie de son peuple et des chants rituels. (*Lola Kiepja, le dernier Selknam*, un livre qui émane de

son travail avec Angela Loij âgée de 65 ans, traductrice selk'nam entre Lola et Anne, et relate les bases de la culture de ce peuple fuegien). Lola Kiepja avait survécu par “miracle”, tandis qu'Angela et d'autres informateurs étaient nés au début du XXe siècle, alors que la situation n'était plus aussi dramatique.

Femme rigoureuse, Anne Chapman met son talent de chercheuse et sa sensibilité au service de la connaissance. Elle a une extrême conscience de l'urgence du sauvetage, c'est tout le sens de son engagement : préserver et conserver un trésor, celui des traditions des Indiens des terres australes. Décrite comme ouverte, joviale, simple dans sa manière d'être pleine de gentillesse, elle aime fréquenter les groupes ethniques

et gagner leur confiance. Grâce à un travail patient, systématique, passionné avec ses interlocuteurs, la relation est amicale et respectueuse et peu à peu une amitié s'établit. Elle vit de longues périodes auprès des survivants et peut recueillir les aspects de leur ancienne vie et de leur culture. Elle parvient à reconstruire une généalogie de quelque 3.000 membres de l'ethnie selk'nam. Après la mort



de Lola en 1966, Anne Chapman réalise un film documentaire "El pueblo Ona", basé sur les souvenirs et les réflexions d'Angela Loij, qui mourra en 1974. Elle devient la principale informatrice d'Anne. Angela se souvient de sa participation à la grande cérémonie initiatique du *Hain* — rituel d'initiation des jeunes hommes selk'nam — de 1923. L'art d'enquêteur d'Anne Chapman rejoint celui de l'écriture. On lui reconnaît un immense talent dans son écriture ethnographique, très précise, de grande intensité.

### **Le témoignage des derniers Yahgan**

Les Yahgan sillonnaient le dédale des chenaux, canaux et les mers agitées de l'extrême sud du continent américain, se déplaçaient en famille à bord de canots d'écorce et vivaient de la pêche. Dans les premières décennies du 20e siècle, pour échapper aux missionnaires et aux colons, les survivants ont cherché refuge dans les canaux voisins du Cap Horn, pour finalement s'établir au nord de l'île Navarino, sur les rives de la baie Mejillones bordant le canal de Beagle. En créant en 1953 la base navale de Puerto Williams, l'état chilien décide d'y placer sous sa surveillance en un lieu-dit Villa Ukika les derniers Yahgan, essentiellement ceux de Mejillones. Presque tous sont métissés.



@ Mission La Romanche

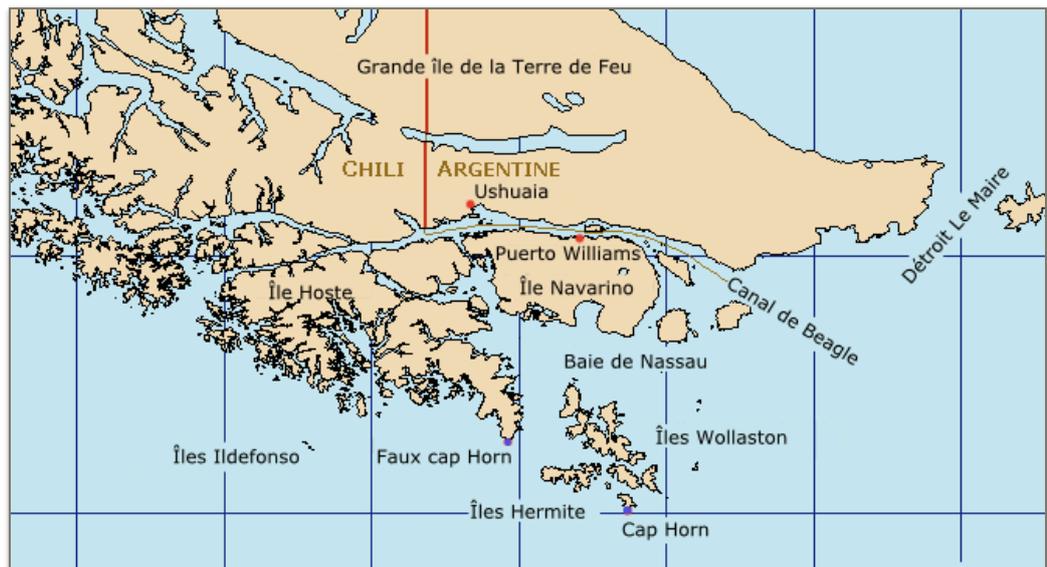
Victimes de maladies apportées par les Européens, maltraités par les chercheurs d'or ou éleveurs de troupeaux, privés de leur subsistance par l'arrivée des chasseurs de mammifères marins, les survivants meurent de désespoir. Racheter la culture de ces groupes victimes de la suprématie des plus forts et en voie de disparition, la faire connaître, devient plus qu'un engagement, une vocation, celle d'une ethnologue engagée. Anne Chapman recueille alors en 1985 les très riches récits des trois dernières femmes qui parlent encore leur langue yahgan : Cristina Calderón, sa sœur Ursula et Hermelinda habitent Ukika. Elles racontent l'histoire de «*abuela Julia*», qui mourut en 1958 à l'âge de 85 ans : «Alors enfant, lorsqu'elle voit arriver les blancs pour la première fois, probablement vers 1882, le canot familial approche de ce grand bâtiment, sans savoir que c'est un navire. On imagine alors que c'est une grande falaise et que l'équipage est un vol de cormorans. A moitié cachés sous leurs peaux de phoque ils observent, intrigués, et pensent que cela signifie que le printemps est arrivé puisque les oiseaux apportent des herbes pour faire leur nid : on voit qu'ils ont des herbes dans leur bec». En réalité c'est l'équipage qui fume des *cachimbas* (pipes). Alors ils prennent peur de la fumée qui





sort des cachimbos et pressentent un mauvais présage. Eux qui mangeaient phoques, oiseaux, coquillages, baleine, jetaient à l'eau les cadeaux qu'ils recevaient des Blancs, biscuits, farine, sucre, qu'ils ne trouvaient pas bons et par peur d'être empoisonnés.... De leur côté, les marins de l'Expédition *La Romanche* étaient convaincus de faire plaisir aux Yahgan en leur jetant des aliments comestibles et des vêtements. Plus tard, en 1915, Julia déjà sédentarisée, s'échappe de la Mission protestante de Douglas installée en 1906, sur la côte ouest de l'île Navarino. A bord d'un *canoa*, elle passe le Faux Cap Horn, fait le tour de l'île Hoste et rejoint Navarino après avoir parcouru un grand nombre de milles. Deux mois

à pagayer seule, le feu entretenu dans le canot sur de la terre mouillée.... et en compagnie de son chien qui attrape les oiseaux. Elle mange les œufs, les moules, les coquillages. Elle navigue au large, par la passe Negra (extrême sud-ouest de Hoste) et raconte – dit-on – qu'elle n'avait pas peur des grandes vagues, et qu'elle se servait des algues pour arrimer le canot. Les



missionnaires voulaient la faire travailler, étudier l'espagnol à la Mission, mais Julia est rebelle, elle ne voulait pas. Elle s'est échappée. La abuela disait que les vêtements apportaient des maladies. Au fur et à mesure de l'arrivée des étrangers, les Yahgan mouraient de contagion, des maladies des

blancs. Ils comprenaient que ces étrangers cherchaient leur âme, leurs terres, leurs images en photographie, les mots de leur langue, l'or, les baleines, les phoques, les peaux de loutre. Les étrangers les faisaient mourir par les poisons des maladies contagieuses ».

## Quand les écrivains nous racontent les Terres australes

Avant l'arrivée des Européens, quelques milliers d'individus qui évoquent le passé lointain de l'humanité se partageaient la Terre de feu : les Alakaluf (ou Kaweskar) sur la côte occidentale de la Grande île, les Yahgan (ou Yámana) sur une petite partie du territoire au sud de la Terre de feu, les indiens Ona (ou Selk'nam) occupent la majeure partie de la Grande île, et leurs proches cousins les Haush, à la pointe sud-est. Les langues des quatre groupes diffèrent, ils ne se comprennent pas entre eux.

"A l'Est, à l'Ouest, au Sud, trois océans furieux. Les vents y tournoient follement. Des courants contraires y livrent bataille, soulevant des vagues furieuses nous renseigne Jean Raspail, le romancier de la Patagonie (*Adios, tierra del Fuego*). La marée n'obéit à aucune règle et le flot et le jusant s'y bousculent selon des horaires imprévisibles. Avant de passer le cap Froward, les Indiens Alakaluf imploraient leur dieu Ayayema tapi en embuscade au fond des eaux.

«En 1951 le capitaine du *Micalvi*, vieille baille qui sillonne les canaux de Patagonie, aperçoit des embarcations d'Alakaluf, il n'en avait pas vues depuis trois ans. Il les croyait disparues. Ils étaient six dans leur barque manoeuvrée à l'aviron, trois hommes, deux femmes, un enfant d'une huitaine d'années. Au centre du canot un lit de gravier, un feu de braises, le précieux feu des temps néolithiques. Ils venaient «de par là» en montrant derrière eux le sombre décor d'où ils avaient surgi, un dédale de canaux obscurs s'enfonçant dans l'île Riesco, aux sommets couverts de glace et de neige. L'écrivain Jean Raspail qui se trouve à bord note qu'ils sont vêtus de haillons et que l'un d'eux, blessé, avait le pied enveloppé dans un chiffon sanglant. La femme porte une couverture trempée qui lui sert de vêtement ; il se souvient que les Alakaluf, jadis, vivaient nus enduits de graisse de phoque par les froids les plus rigoureux. Accroupie au fond de la barque, l'autre femme écopait avec une vieille boîte de conserve. Un fossé de cent siècles séparait les Alakaluf nomades qui s'enfuirent plus loin dans le passé".



© INSTITUTO DE LA PATAGONIA, PUNTA ARENAS, CHILE.

"Nul ne sait d'où vinrent ces hommes, écrit Francis Coloane, (*Tierra del Fuego* 1963). Après

avoir traversé les eaux désertes et tourmentées du Pacifique Sud, ils furent probablement les premiers êtres humains qui foulèrent ce paradis protégé par les murailles andines et par la mer. Distincts des autres aborigènes qui peuplent les régions magellanes, ils reçurent des Yahgan de la Terre de Feu l'étrange nom "d'hommes de l'ouest avec des couteaux en coquillage", ce qui serait la signification du mot alakaluf".



Alakaluf et Yahgan ne se comptèrent jamais plus de 4000 ou 5000 écrit Jean Raspail qui

ajoute : "On les appelle les *indiens de canots*. Ils se nourrissaient de moules crues que les femmes pêchaient en plongeant, de viande de phoque ou de baleine, quand ils en trouvaient une échouée, d'oeufs d'oiseaux, d'algues, et de céleri sauvage qui pousse à l'embouchure des rivières. Ils allaient nus, épaules couvertes d'une peau de phoque. Ils campaient sur les grèves, sous des huttes rondes couvertes de peaux de phoque, les *tchelo*, dont ils laissaient les arceaux, abandonnant aussi les



coquilles de moule qu'un tabou leur interdisait de rejeter à la mer"..."Avec leurs barques creusées dans un arbre et rehaussées d'écorce cousue, leurs harpons, leurs aiguilles, leurs pointes de flèche et de javelot taillés dans les os de baleine, ils représentaient un miracle d'adaptation au milieu, au climat".

"Ils ne pénètrent dans la forêt que par nécessité vitale, le temps d'arracher un tronc droit de *coigué* (hêtre des confins fuégiens) dont on fera le canot ou des branches flexibles de cannelier pour servir d'arceaux à la hutte. Les grands canots transportaient dix personnes, une famille et quelques isolés. Combien de canots autrefois ? Une centaine ? Une fois par an ils se retrouvaient à l'île Carles, près du cap Froward, pour un jour ou une lune. Ceux des autres canots pour une fois se sentaient moins seuls. Tous parlaient *la langue des Hommes* car c'est ainsi qu'ils se nommaient : Kaweskar, les Hommes".

L'ethnologue José Emperaire (1912-1958) avait recueilli in extremis l'essentiel de leur vocabulaire. S'ils avaient trente façons de nommer les vents différents, il n'en avaient aucune en revanche pour exprimer la beauté, la gaieté, le bonheur. Circulant dans les archipels, José Emperaire avait effectué une étude approfondie des derniers groupes survivants et laissé un témoignage très important "*Les nomades de la mer – Gallimard 1955*".



### **Le canot yahgan, un phénomène extraordinaire**

Les études ethnographiques doublées de contacts humains avaient mis en lumière dès le début du XXe siècle l'extraordinaire richesse culturelle de ces peuples. Comme leurs modes de vie, leurs coutumes exprimaient leur connivence étroite avec une nature terrible dans tous ses aspects : le relief, le froid, les ressources rares. Il est ainsi apparu que les amas énormes de coquilles de mollusques formant des tumulus au long des rives du canal Beagle étaient non des débris accumulés là par les Yahgan mais une expression monumentale de leur reconnaissance en ne

rejetant pas à la mer ce qu'elle leur avait donné pour se nourrir. Edifiés au fil des siècles, ces *conchales*, visibles de loin, escales d'une ou plusieurs nuits pour les "nomades de la mer" se sont avérées être un legs ancestral de la société comme de la culture yaghane.

A la différence de ses prédécesseurs, comme Martin Gusinde, missionnaire ethnologue né en Autriche dans les années 20, qui avait réalisé un travail monumental servant de référence à tous les travaux de recherche qui ont suivi, Anne Chapman va bien au-delà de tout ce qui avait pu être enregistré au début du siècle par ce chercheur, qui était prêtre et dont la perception était celle d'un homme, non d'une femme. Forte d'une grande vitalité, Anne Chapman ne se contente pas seulement d'observer et d'étudier les groupes ethniques, et parce qu'elle a la chance dit-elle de n'être jamais malade, "un don du ciel", ou parce qu'elle est végétarienne... ce qui est une condition très appropriée pour les longues traversées et travaux de terrain dans cet environnement hostile, son objectif est de rétablir et sauver l'histoire des peuples qui ont réussi à s'adapter aux difficiles conditions de leur



environnement. "Garder dans le reposoir universel de la mémoire humaine l'histoire et la richesse culturelle de petits groupes humains dits "primitifs" même si leur forme de vie est très différente de la nôtre et qui ont été «condamnés» à disparaître".

Au cours de ses conférences, Anne Chapman, réhabilite le canot yahgan et insiste sur l'importance de cette embarcation construite à des milliers d'exemplaires. Allant à contre courant de l'opinion généralement admise selon laquelle voyageurs et scientifiques ont déprécié à tort les qualités du canot yahgan, elle le considère quant à elle comme "un phénomène, en lui-même insolite et

extraordinaire" et écarte d'emblée sa fragilité supposée. Ces embarcations sillonnaient les mers les plus dangereuses et la qualité de leur assemblage s'est seulement dégradée lorsque les conditions de vie des Yahgan s'est elle même détériorée, en conséquence de l'arrivée des Européens qui ont introduit maladies, alcool, et chasse à grande échelle des phoques, base de leur alimentation. Elle rappelle au passage que les Yahgan passaient la moitié de leur vie presque nus dans leurs canots, qu'ils étaient experts dans le maniement de leurs embarcations dans une mer ouverte et que ce canot avait été reconnu comme supérieur à un bateau à voile européen, plus exposé aux dangers, dans un rapport du missionnaire anglican John Lawrence en 1873.

Des gisements archéologiques ont montré que ces



régions étaient déjà habitées il y a 6.000 ans précise Anne Chapman. Les peuples *canoa* arrivés en Terre du Feu ont accumulé et transmis à leurs descendances des connaissances sur l'environnement et par expérience, sans boussole, ont amélioré l'efficacité des canots. Le summum de perfection de ces embarcations se situe avant 1824. Cependant, le canot d'écorce était encore préféré pour le transport en 1870, quand une épidémie a affecté un tiers des habitants. Autrefois, le canot transportait toute la famille, ses biens et ses chiens. C'était le moyen de se déplacer d'un campement à un autre. L'homme capturait les phoques et la femme ramait. L'été, ils restaient peu de jours dans le même lieu, mais en hiver, ils étaient plus sédentaires. Les femmes pêchaient à bord de leur *canoa* dans les eaux proches ou plongeaient, tandis que les hommes poursuivaient les baleines

moribondes. Trouver une baleine échouée sur la côte, c'était l'espoir d'une abondante nourriture à partager avec ses congénères, convoqués à l'aide de signaux de feu et de fumées pour qu'ils se présentent au banquet.

Anne Chapman cite le cas "incroyable" d'une flotte de soixante canots yahgan venus depuis le Beagle qui fit front à un navire de la Mission britannique en 1858 près de l'île Navarino. Pour elle, le canot est au yahgan ce que le cheval est pour le gaucho ! Pour le construire précise Anne Chapman, on utilisait le hêtre des forêts fuegiennes, le cannelier et d'autres bois durs. Jusqu'au début du XXe siècle, la construction était réalisée par l'homme et son épouse et une aide occasionnelle pour couper les écorces. Ils façonnaient eux mêmes leurs outils, taillés dans les os de baleine et les coquilles aiguisées. Cette construction nécessitait trois bandes de grosse écorce de hêtre et trois bandes minces de cannelier, plus flexible, en plus de huit à dix branches d'un arbre en bois dur, était entreprise au printemps au moment où il était plus facile de prélever l'écorce du hêtre.



A bord un feu était toujours entretenu, au fond du canot, sur des couches de tourbe et autres isolants comme la mousse. Alimenté par les enfants et les jeunes, il était transporté au campement, lorsqu'ils débarquaient dans un lieu proche de la grève. S'il s'éteignait, on utilisait une pierre pyrite pour le rallumer. Pour débarquer les femmes préféraient bien sûr que l'embarcation touche la berge, et là elles préparaient un coussin d'algues pour protéger le fond du canot ou le

tiraient sur la grève. Si le canot restait au mouillage éloigné de la rive, la femme nageait en chargeant son époux ou le bébé — les hommes ne savaient pas nager — .

### **Premières descriptions**

Anne Chapman précise que la première description d'un *canoa* yahgan date de 1624 dans le récit d'un militaire de l'armée de mer hollandaise. Après une exploration face à l'île Navarino, il décrit comme "dignes d'admiration" l'aspect vigoureux du groupe d'Indiens, leurs peintures corporelles et leurs *canoas*. Le Hollandais note que le canot mesure 16 pieds de longueur pour 2 pieds de largeur, que le fond est traversé d'une extrémité à l'autre par un morceau en bois tapissé d'écorces, pour assurer l'étanchéité. Il précise que l'équipage composé de sept ou huit hommes «peut naviguer aussi rapidement qu'une pierre plate». Dans le récit il compare le *canoa* à une gondole vénitienne, en raison des deux extrémités courbes. Deux siècles plus tard en 1823, une autre description détaillée, celle de James Wendell, un chasseur de mammifères marins très impressionné par les canots précise



qu'il parvient à troquer deux cercles en métal d'un baril contre l'un de ces canots. Après l'avoir hissé à bord, il s'est étonné de son poids et a vu que la base comportait une couche d'argile de 15 centimètres, comme lest, pour l'équilibrer. Ce *canoa* mesurait 12 pieds et 4 pouces de longueur et sa largeur était de 2 pieds et un peu plus. Il comportait sept sections : la première pour les outils de pêche. Dans la deuxième, les sièges pour ramer. Dans la troisième, le feu, les enfants et les chiens. Dans la quatrième un seau pour l'eau potable. Dans la cinquième, d'autres ustensiles. Dans la sixième, une femme qui ramait. Dans la septième l'équipement, et ce qui ne tenait pas dans une autre partie (cuirs, paniers etc.).

La description des Yahgan encore mal connus – comme celle des Alakaluf – n'a pas toujours été très glorieuse. En 1833 Charles Darwin qui fait partie de l'expédition d'exploration scientifique à bord du *HMS Beagle* s'exprime ainsi "c'est à peine si l'on peut croire que ce sont des créatures humaines qui habitent le même monde que nous". A son tour en 1882, le Dr Hyades, médecin de la Mission française arrivé en baie Orange à bord de la *Romanche*, s'interroge sur "l'aspect déshérité de ces Indiens qui se rapprochent de la brute...".

Les indiens Yahgan des îles de l'extrémité australe vivaient dans des mers tempétueuses ce qui ne les a pas empêchés de se déplacer souvent sains et saufs sur un très large territoire. Anne Chapman cite le missionnaire Martin Gusinde, parti en 1918 en Terre de feu, qui avait indiqué qu'ils ont atteint les îlots Jacques Ramirez, 60 milles au sud-est du Cap Horn, et jusqu'à 400 kilomètres à l'intérieur d'Ushuaia et de Port Éden et cela grâce à la qualité du *canoa* et pour disposer du feu. Ils étaient familiarisés avec le calendrier des marées, pouvaient interpréter les phénomènes et indices

climatiques et prévoir la force du vent. Dans ce milieu hostile, le plus grand problème n'était pas la température glaciale mais le vent et les courants.

Anne Chapman réfute catégoriquement la qualification de "fragile" que Martin Gusinde avait employée pour le *canoa* yahgan. Elle souligne qu'il n'a pas pris en compte le fait que sa qualité a évolué, puisqu'en 1881 ce peuple a commencé à être annihilé par les épidémies, processus qui s'est amplifié jusqu'à ce que 90 % d'entre eux soient atteints par la fièvre typhoïde et la rougeole, en 1884. Au début du XXe siècle il ne restait à peine que 200 survivants. Anne Chapman ajoute que plus tard Gusinde a reconnu que, sous son apparente précarité et simplicité, les *canoas* avaient une fonctionnalité insurpassable. Quant au missionnaire Thomas Bridges, il a observé que la qualité des outils élaborés par les Yahgan était parfaite compte tenu du maigre matériel dont ils disposaient.

Au XXe siècle les canots ont été équipés de moteurs hors bord, dès lors on a enregistré de nombreux accidents cela à cause de l'alcool et des épidémies qui ont anéanti leur mode de vie. Les Yahgan savaient comment faire face à leur milieu marin, toujours reconnu comme très dangereux, et qui effraie, aujourd'hui encore, tant de navigateurs.

Dans son hommage à Anne Chapman, le chercheur du CIEP (Centre de recherches sur les écosystèmes de la Patagonie) à Coyhaique (Chili), Francisco Mena Larraín, fait référence à une femme universelle. "Comme son prénom le montre, Anne était davantage française qu'américaine, même si elle était issue du métissage des deux cultures. Elle parlait couramment plusieurs langues et se sentait à la maison, autant à Paris qu'à New-York ou à Buenos Aires où elle passa beaucoup de temps surtout au cours des dernières années. Qu'elle soit née il y a 88 ans est une image qui me permet surtout de souligner son immense vitalité - qu'elle a gardée jusqu'à la fin - et sa capacité de se placer, à la fois dans le passé et dans le présent, au carrefour de l'archéologie et de l'anthropologie, avec une ouverture d'esprit et une curiosité peu communes". "Même si nous la connaissons davantage pour ses études dans le Grand Sud, sa curiosité l'a fait voyager dans bien des pays d'Amérique latine, puisqu'elle est considérée comme l'une des grandes spécialistes du chamanisme et des Tolupan du Honduras au sujet desquels elle a écrit jusqu'à la fin de sa vie. Sans oublier son intérêt pour le peuple Selk'nam et son travail sur les peuples chasseurs terrestres de l'intérieur de la Terre de feu et, à la fin de sa vie, sur les «canotiers» nomades de l'archipel".



"Aujourd'hui, Anne n'est plus et je me souviens d'elle comme d'une petite vieille dame digne, son foulard sur la tête, coquette et élégante qui me rappelle ma grand-mère. Anne Chapman savait qu'elle était belle et intelligente ce qui pouvait parfois lui donner un air arrogant et un peu dur. Mais ce qui émanait d'elle était surtout son humanisme. Une petite grand-mère adorable, une personnalité intègre et passionnée par l'être humain dans son ensemble. Par les hommes, les femmes et les enfants".

## Les populations nomades des canaux

Parmi les ethnies fuégiennes nomades des canaux, les Yahgan (ou Yámana) occupent le sud de la Terre de feu, de l'autre côté du canal Beagle jusqu'au Cap Horn. Ils vivent en famille à bord de leur canoa sillonnant les canaux aux alentours de l'île Navarino. Ils étaient environ 3000 en 1848, puis on en dénombre 1300 en 1880, et moins de 400 cinq ans plus tard. Traités comme des sauvages par les européens, habillés à l'européenne et privés de leurs protections naturelles ils ne peuvent plus affronter



le climat. Expulsés de leur territoire, exterminés et sédentarisés de force, les rares survivants désemparés, ne sont plus que quelques dizaines en 1950, métissés pour la plupart, résidant sur l'île Navarino, où les autorités chiliennes les avaient transférés, près de Porto Williams, à Villa Ukika, qualifié de village des derniers Yahgan, village le plus austral de la planète.

Les soeurs Calderón furent les deux dernières descendantes directes des Yahgan. Ursula est décédée en 2003 à l'âge de 77 ans et sa cadette Cristina, née en 1928, est la dernière locutrice native de langue yahgan. Elle a partiellement transmis le yahgan, langue parlée menacée d'extinction au profit de l'espagnol, à ses petites-filles et à une nièce. Elle a écrit avec sa petite fille Cristina Zarraga un livre de contes yahgans "Hai Kur Mamashu Schis" (Je veux te raconter une histoire) publié en 2005, et travaillé à un dictionnaire yahgan.

Elle a été déclarée en 2009 "Trésor humain vivant" par l'Unesco qui a reconnu son rôle dans la transmission de la langue et des traditions de son ethnie.



Présentation du livre "Hai Kur Mamashu Schis" par Cristina Zarraga et Anne Chapman

## Principales missions et expéditions en Terre de feu

Francis Drake (1540-1596) a-t-il été le tout premier à voir les Indiens de canot s'interroge Anne Chapman.

- Le capitaine Fitz-Roy entre 1831-1836 commande l'Expédition d'exploration scientifique du *HMS Beagle* qui va rester célèbre en raison de la présence à bord de Charles Darwin.

- L'avis français *La Romanche* en mission d'exploration en 1882-1883 pour l'année polaire internationale a rapporté de précieuses photographies des Yahgan qui, après leur départ, succombèrent à une grave épidémie de tuberculose. *La Romanche* effectuera sept voyages. Le contact avec les Yahgan de la Mission protestante d'Ushuaïa est facilité grâce au révérend Thomas Bridge, directeur de la mission anglicane installée depuis 1870 à Ushuaïa, sur le côté Nord du canal de Beagle. qui a appris leur langue et leur culture. (On doit à Jean Louis Doze, commandant en second de *La Romanche* spécialiste de la photographie, le trésor de 67 plaques négatives qui sont la mémoire vivante des Yahgan).

- Martin Gusinde, missionnaire autrichien (1886-1969), ethnologue, effectue quatre expéditions en Terre de feu entre 1918 et 1924 et procède à l'étude des cultures des peuples fuégiens : indiens Ona (1918-1919) , Yahgan (1919-1922), Alakaluf (1922-1924). Il consacrera ensuite quarante années à l'écriture d'ouvrages relatant son expérience.

- En 1910 le missionnaire salésien Alberto Maria Agostini (1883-1960), ethnologue, géographe, photographe, commence l'exploration des terres magellanes comprenant des séjours auprès des populations locales . Il en résulte 22 ouvrages et d'innombrables photos. (*Trente années en Terre de feu* et un film *Terre magellane* en 1928).

- E. Lucas Bridge , fils du pasteur anglais Thomas Bridge, relate ses quelque trente années de relations dans son environnement yahgan et ona. (*Aux confins de la terre, une vie en Terre de Feu* 1874-1910).

- José Emperaire, ethnologue français (1912-1958) partage la vie des derniers indiens Alakaluf à Puerto Eden. Il témoigne dans *Les nomades de la mer* du quotidien de cette ethnie éteinte depuis.

- Anne Chapman, ethno anthropologue franco-américaine (1922-2010) séjourne de 1985 à 1991 dans l'ancien territoire yahgan. Elle recueille en 1964 les récits de Lola Kiepja, Selk'nam. En 1985 elle travaille avec les dernières femmes yahganes à Puerto Williams et recueille les très riches témoignages de l'une d'elles : Cristina Calderón.

- Entre 1968 et 1977 elle filme les indiens Ona : *Vida y muerte en Tierra del Fuego*

- <https://www.youtube.com/watch?v=Tr3zsf9rQc>

- et *El pueblo ona* <https://www.youtube.com/watch?v=NEVAdGL6DFs>

- Elle réalise en 1990 un documentaire : *Homenaje a los yaganes en Tierra del Fuego y cabo de Hornos*



